

irrépressible et non calculée. C'est que nous avions de puissants et rudes ennemis parmi nous aussi bien qu'au dehors; c'est que nos fermiers, nos marchands et nos mécaniciens combattaient les troupes bien disciplinées et bien payées d'une armée régulière pendant trois longues et cruelles années, gagnant sans aide l'importante bataille de Saratoga, avant la reconnaissance par la France de notre indépendance.

Il ne s'est jamais produit dans l'histoire du monde, dit un de nos plus honorables hommes d'Etat, de plus hauts exemples de noble audace, de rudes souffrances, de patience héroïque, que pendant cette Révolution. Dans quelques districts, tout le pays, depuis les montagnes jusqu'à la mer, fut envahi par une force accablante. Les produits de l'industrie périssaient sur le lieu où ils étaient créés, ou étaient consommés par l'ennemi. Le sol était abreuvé du plus pur sang de nos concitoyens — des ruines noires et fumantes indiquaient la place où avaient été les habitations de leurs enfants. Mais, malgré tout, l'esprit de liberté survivait et se montrait invincible.

Ce ne fut que dans la septième année de nos combats corps à corps qu'il nous vint de vous un secours décisif, qui nous permit enfin de terminer cette guerre d'une manière glorieuse, par la réunion des flottes et des soldats de De Grasse, de Saint-Simon et de Rochambeau avec les soldats, depuis longtemps fatigués et souffrants, de nos bien-aimés Washington et La Fayette, à Yorktown. Revenons à la question actuelle; les Américains en France.

Permettez-moi, d'abord, de repousser tout jugement des Français, en fait de dignité et de respect de soi-même pour les Américains, si ce sentiment est basé sur la conduite récente de deux hommes connus comme des Bonaparte d'Amérique; en les dévoilant, ce sera prémunir le public contre cette grossièreté. Dans le but jésuitique de donner un vernis américain à la violation des droits de la France, ces deux hommes ont été attirés comme des mouches stupides dans les trames de Saint-Cloud; et là, enivrés par le poison du rusé et infatigable corrupteur, ils sont devenus, par un seul et même acte, parties volontaires de l'immense mépris qu'on a essayé de jeter sur les femmes américaines dans la personne de la mère de l'aîné des Bonaparte. Cette dame, fille d'un puissant citoyen des États-Unis, personne aimable, pure et gracieuse, fut dépouillée du nom de son époux

légitime; et cet homme très commun, Jérôme Bonaparte, la rejeta de la société dans la position irrégulière de mère privée de ses droits, privée de toute protection et de sa dignité d'épouse.

Grâce à l'usurpation du traître président de la République française, le petit-fils de madame Paterson, avec le consentement de son père — qui de tous les hommes sur terre est tombé dans le plus profond mépris au dire des Bonapartes eux-mêmes, pour son indignité envers sa mère — a été obligé de résigner sa commission d'officier dans l'armée des États-Unis et ses droits de citoyen américain pour se faire le sujet soumis du parjure Louis-Bonaparte. Je certifie que vous trouvez, dans cette conduite générale, des preuves que les Bonaparte américains représentent aussi peu l'esprit américain que Louis-Bonaparte, l'honneur français!

Nos voyageurs américains en France sont ordinairement à la recherche des plaisirs, parcourant vos villes les plus agréables comme distraction à cette vie sévère d'affaires à laquelle l'Amérique républicaine pousse tous ses enfants. Sur les boulevards, aux théâtres, à l'opéra, la foule est gaie et présentée à l'œil de l'étranger le spectacle d'une joyeuse harmonie. Le chagrin de l'épouse ou de la mère dont l'époux ou le fils est à Cayenne, en Algérie ou dans les bastilles de Bonaparte, ne se rencontre pas au bois de Boulogne, ni n'assombrit l'esprit enjoué des cafés; les murmures désolés des enfants souffrants et affamés qui osent prononcer le nom d'un père enlevé et perdu pour le travail-salaire, dans une nuit obscure, ne se mêlent pas aux ris joyeux des jardins des Tuileries, ni aux divertissements, ni aux spectacles des Champs-Élysées; dès lors n'ayant pas les moyens de s'éclairer, je suis forcé d'avouer que nos Américains ont, trop souvent, basé leur jugement sur votre contentement officiel qui paraît s'accorder, à ses yeux, avec la gaieté et la mode.

Mais raisonnons froidement sur ces choses, si c'est possible. Et croyez que ce n'est pas avec une froideur impassible que je m'appesantis sur un sujet qui doit naturellement vous trouver très sensibles. Vous admettez, je le pense, que, depuis le coup de décembre, aucune voix partie de France ni d'une bouche française, n'est allée faire appel à l'Amérique, comme à une sœur. Les exilés ne sont pas venus à nous, le peuple ne s'est point adressé à nous, soit en faveur des proscrits,